

NOOR NAGA



UN ÉGYPTIEN PEUT-IL PARLER ANGLAIS ?

TRADUIT PAR MARIE FRANKLAND

MÉMOIRE



D'ENCRIER

**SI UN ÉGYPTIEN
NE PARLE
PAS ANGLAIS,
QUI RACONTERA
SON HISTOIRE ?**

MÉMOIRE 
D'ENCRICR

1260, RUE BÉLANGER – BUREAU 201
MONTRÉAL, QUÉBEC H2S 1H9
INFO@MEMOIREENCRICR.COM
MEMOIREENCRICR.COM

**UN ÉGYPTIEN PEUT-IL
PARLER ANGLAIS ?**

Dans un café au Caire, une Américaine d'origine égyptienne rencontre le photographe des révoltes arabes. Elle, fille d'émigrés riches, recherche ses origines. Lui, déraciné de son village, erre dans la ville, désillusionné et cocaïnomane. Ces deux êtres que tout sépare tombent amoureux. Que reste-t-il de soi après l'échec de la révolution? Comment survivre à la déception? À qui appartient la souffrance et qui peut encore la raconter? Ravissant, ironique, cinglant et tendre, *Un Égyptien peut-il parler anglais?* raconte en alternant les perspectives des deux amants, la fétichisation de la patrie et de l'amour.

Née à Philadelphie, **NOOR NAGA** est une écrivaine d'origine égyptienne. Elle a vécu au Caire où elle a enseigné à l'Université américaine du Caire. Son premier roman, *Un Égyptien peut-il parler anglais?* (*If an Egyptian Cannot Speak English*) a remporté de nombreux prix, dont le Arab American Book Award et a été finaliste au prix Giller. Qualifié de début exaltant, *Un Égyptien peut-il parler anglais?* a révélé Noor Naga comme une magicienne de la langue. Elle vit à Toronto.

Née à Montréal, **MARIE FRANKLAND** est traductrice littéraire spécialisée en poésie et en roman ainsi qu'adaptatrice pour le doublage. Elle a remporté le Prix littéraire du Gouverneur général en 2021 pour sa traduction des *Poèmes 1930-1984* d'Elizabeth Smart (Noroît).

NOOR NAGA

**UN ÉGYPTIEN PEUT-IL
PARLER ANGLAIS ?**

TRADUIT PAR

MARIE FRANKLAND



إلى أطفال الضفادع

*Je ne suis pas ce que vous croyez que je suis.
Vous êtes ce que vous croyez que je suis.*

Légende Instagram de @hanaperlas,
5 novembre 2016

PREMIÈRE PARTIE

QUESTION

*Si tu n'as rien d'aimable à dire,
ta mère doit-elle être punie?*

Puis Mère a placé une unique pêche sur une soucoupe au centre de la table. Au moyen d'un couteau à découper, elle l'a divisée en quatre. *Le repas est servi*, a-t-elle dit. Ma grand-mère, dont les dents parfaites avaient été volées une à une par un dentiste qui recevait ses patients dans son propre studio de l'autre côté du fleuve et qui les traitait sur le lit dans lequel il dormait, a pris les quatre quartiers de pêche pour se les écraser dans les oreilles. *Quelle cupidité*, a dit Mère en suçant le noyau vide. Père a inspiré. Balançant ses bras comme une marcheuse olympique, Grand-mère s'est ruée vers la cuisine et a grimpé dans le four. Le lendemain, on a déposé sa collection d'oiseaux en papier dans le sol avec elle, alors je suis parti. C'était il y a dix ans. La distance de Chebreiss au Caire est de 140 kilomètres. J'ai pris un minibus, puis le train.

QUESTION

*Est-il prétentieux de retourner
à un endroit où tu n'es jamais allée?*

Si j'avais été une Blanche avec la tête rasée, ils n'en auraient probablement fait aucun cas. Mais puisque j'étais une Égyptienne avec la tête rasée, ils refusaient de me le pardonner. Tout allait bien à l'aéroport JFK. Quand quatre cents Égyptiens en file ont pénétré dans un Boeing 777 à destination du Caire, personne ne m'a remarquée. Pendant douze heures, nos têtes ont hoché, tombant les unes sur les autres tandis que nous nous assoupissions et rêvions, et il était impossible de dire dans la noirceur confinée qui était qui. Puis, les lumières se sont allumées et nous avons atterri. Les mêmes quatre cents passagers qui ont débarqué de l'autre côté semblaient avoir oublié d'où nous venions. Ils me dévisageaient et me bousculaient dans l'allée, méfiants tout à coup. Personne ne m'a aidée à descendre mon sac à dos du compartiment à bagages. Au contrôle des passeports, l'agent ressemblait à une version jeune de mon père. Mince, basané, le visage long, des lunettes argentées qui lui donnaient un air de susceptibilité triste et scintillant. Derrière moi, la longue file rouspétait, mais il tenait mon passeport américain tranquillement dans ses mains, comme s'il s'agissait d'un livre qu'il avait déjà

lu. Il a prononcé mon nom, étudié mon visage à la façon dont les étrangers étudient les filles d'une femme en niqab, remarquant la texture des cheveux, la moue des lèvres, leur ajoutant quelques années en pensée, cherchant la beauté de la mère. Il était évident que cet agent m'imaginait avec des cheveux. Il cherchait l'Égyptienne en moi, ou peut-être la maladie. J'avais envie de lui dire : *Pareil*. J'avais rempli les cases du formulaire de déclaration d'une écriture d'enfant, reliant les courbes de chaque *sin* et formant chaque petit point individuellement. Le résultat était soigné mais laborieux. *Qu'est-ce qui vous amène ici ?* a-t-il demandé en arabe. *Avez-vous un passeport égyptien ?* J'ai secoué la tête. *Une carte d'identité nationale ? Excusez-moi ?* Il m'a indiqué de sortir de la file et de tourner le coin pour aller voir un autre homme, costaud avec des cernes violettes, qui fumait des cigarettes dans une cabine en verre. Il semblait enfermé dans la cabine, comme derrière une vitrine dans un musée. L'homme a fini sa cigarette en feuilletant mon passeport de son pouce, puis m'a demandé en anglais : *How long you stay ?* J'ai essayé de lui dire que je comptais rester pour toujours. *Six months, okay ?* J'ai hoché la tête, parce que si son anglais était médiocre, mon arabe l'était encore plus. Il a tracé une boucle et un trait sur un papier rose. *Take this, go to that office up the stair, you pay, you come here again.* J'ai monté les marches jusqu'au second guichet, mais il n'y avait personne. Quand je suis retournée voir l'homme dans la cabine de verre, il a crié par-dessus son épaule en arabe : *Dina ! Va dire à ce fils de gazma d'aller s'asseoir à la caisse !* et m'a chassée du revers de la main avant que je puisse

expliquer. Le fils de gazma devait avoir quatorze ans, il avait les mêmes cernes violets et il souriait. Je l'ai payé et suis retournée voir l'homme qui fumait. Il m'a renvoyée à la file du contrôle des passeports avec un visa en papier dans la main. *Hé, l'Américaine! Venez ici!* C'était le même agent que plus tôt, celui qui ressemblait à mon père, qui me disait d'avancer vers lui. Les Égyptiens dans la file me foudroyaient du regard tandis que je les dépassais d'un air contrit. Je voulais leur expliquer que j'étais l'une d'eux, que j'avais déjà fait la file et payé mes frais, mais mon arabe... L'agent a estampillé mon passeport, m'a fait un clin d'œil puis m'a laissée passer.

QUESTION

Si ta mère avait l'intention de te nourrir indéfiniment, alors pourquoi couper le cordon?

Après la mort de ma grand-mère par le four, j'ai su que je quitterais Chebreiss pour de bon. Lors de la dernière conversation que j'ai eue avec ma mère, j'ai dit : *Je pars pour le Caire*. Elle était assise délicatement et recollait sa semelle de chaussure avec de la superglu. Sans se laisser distraire de sa tâche, elle a grommelé : *Le Caire, le Caire... est-ce plus loin que la tour à pigeons?* J'ai dit oui. Les vapeurs chimiques faisaient larmoyer ses yeux. *Mon fils, est-ce plus loin que l'hôpital de l'autre côté du fleuve?* J'ai dit oui et ajouté : *C'est même plus loin que Damanhour. Quoi?* s'est-elle exclamée, choquée. *Il y a des gens au-delà de Damanhour?* J'ai accroché un sac de jute rempli de vêtements à mon épaule, mon appareil photo pendant à mon cou. Elle a levé une main pour lisser ses cheveux, mais la chaussure est restée collée à son pouce. Ses yeux se sont injectés de sang. J'ai pris un minibus de Chebreiss à Damanhour et la brume était si épaisse qu'on n'arrivait même pas à voir les lignes pointillées sur la route. Le chauffeur conduisait la tête entièrement sortie par la fenêtre. Il n'y avait que nous dans l'air opaque. J'ai pleuré dans mon sac de jute. Pendant des jours après la mort de ma grand-mère par le four, Mère est demeurée aigre – elle ne

le disait pas, mais nous savions – en pensant : *Quel dommage de gaspiller le gaz sans manger*. Tout le village savait qu'elle se demandait quelle était la meilleure façon de diviser une pêche en tiers. De Damanhour, j'ai pris le train jusqu'au Caire. À l'intérieur, l'air était aussi foncé que dans un placard. Je me suis endormi et à mon réveil, un homme tâta ma cuisse à travers ma poche déchirée. Les gens croient qu'une personne avec un appareil photo aura de la monnaie dans sa poche plutôt que de la peau. Quand je suis arrivé à la gare Ramsès, l'air n'était plus que des gens. Partout où l'on posait les yeux, il y avait des gens. Ils encombraient chaque rue et s'entassaient les uns sur les autres dans des immeubles hauts de vingt étages. Beaucoup d'entre eux n'étaient pas égyptiens. On pouvait tourner dans un passage et trouver cinquante Soudanais, plus bleus que noirs, les joues comme des omoplates et les chevilles comme des couteaux, ou alors des femmes aussi grandes que moi, des femmes livides au point où on pouvait voir des fleuves de sang à leurs poignets et à leur cou. J'ai entendu vingt sortes d'arabe différentes durant ma première semaine et peu importe où j'allais, on me demandait – parfois en anglais, à cause de mes cheveux – : *D'où venez-vous ?* Pendant qu'un homme me posait cette question, un autre filant sur une motocyclette volait la cigarette dans ma main. En attendant mon tour pour commander un sandwich, j'ai vu des enfants en uniforme scolaire noyer des chatons dans un baril de goudron. Une serveuse de l'âge de ma mère m'a abordé, mâchant sa gomme la bouche ouverte : *J'aime les garçons grands, comme toi, tu veux pas m'embrasser ?* Ma première année

au Caire, je m'exprimais encore comme un campagnard, parlant de moi-même au pluriel. *On veut*, ai-je répondu. Elle m'a ri au visage. Puis elle m'a guidé par la main jusqu'à un garage, où elle a passé la langue sur mes dents et m'a caressé les genoux. J'avais dix-neuf ans. C'était il y a dix ans, en 2007, et depuis je suis retourné dans mon village une seule fois. Quelque part à Chebreiss, ma mère divise les fruits de chaque repas en deux.

QUESTION

*Si le troupeau fonce dans ta direction,
devrais-tu te retourner et courir?*

Ce qu'ils veulent vraiment savoir, c'est si j'ai la tête rasée parce que j'ai le cancer ou parce que je suis une perverse. Plutôt que de poser cette question, ils en posent une autre. *Qu'est-ce qui vous amène ici?* Ils le demandent tous : le chauffeur qui m'attendait à l'aéroport avec un carton portant mon nom, celui qui travaille pour l'ancienne camarade de classe de ma mère, Sherry ; le portier du Fayoum devant l'immeuble au centre-ville qui a pris mes valises sans le demander, malgré mes protestations ; Madame Fadya, la femme de chambre, qui attendait dans l'appartement pour me remettre les clés ; puis, quelques jours plus tard, Sherry elle-même, une femme au visage humide et gonflé par les traitements esthétiques qui habite à Zamalek avec ses deux minuscules chiens. C'est une de ces femmes désespérées, comme ma mère, qui, plus elles font des efforts pour améliorer leur apparence, plus elles paraissent vieilles. Nous étions assises sur son balcon tandis qu'une bonne soudanaise allait et venait avec du thé, puis avec des sablés et des hors-d'œuvre, puis avec du vin rouge et du vin blanc. J'étais horrifiée de me faire servir par une femme noire avec un fichu sur la tête. *Qu'est-ce qui t'amène au Caire, ma chère?*

a demandé Sherry, mais avant que je puisse répondre, elle a poursuivi. *Je n'ai pas vu ta mère depuis 1989, tu le savais? Mais je la comprends. Ce n'est pas un bon moment pour venir ici. Il y a quelques années, peut-être, oui. Après la révolution, tout le monde revenait, tout enthousiastes. Demande-moi où ils sont maintenant.* Je l'ai regardée sans saisir. Elle a fait de petits cercles avec la main qui tenait sa cigarette jusqu'à ce que je récite : *Où sont-ils maintenant?* Et elle a enchaîné comme si je n'avais rien dit. *Vingt livres pour un dollar. C'est le taux de change aujourd'hui. Il y a un an, c'était huit. Dis à ta mère qu'elle me manque.* La ressemblance entre elles était saisissante, à vrai dire : la même vanité, la même attitude de femme fatale, le parfum écrasant des crèmes et des poudres. On devinait tout de suite qu'elle passait trop de temps seule devant les miroirs, à pleurer. Je n'avais pas parlé à ma mère depuis mon départ de New York, où elle m'avait interrogée presque toutes les heures : *Pourquoi tu pars là-bas?* Maintenant que je suis *partie là-bas*, la question s'est retournée sur elle-même, un pied dans la bouche : *Pourquoi êtes-vous venue ici?* C'est la première chose que les gens me demandent quand ils me rencontrent, d'un ton plus indigné que curieux. Plus ils en découvrent, plus ils sont scandalisés. *Vous vivez aux États-Unis? Vous avez un passeport américain? Savez-vous ce que les gens ici donneraient pour avoir un passeport américain? Nous essayons tous de partir et vous, vous avez la possibilité d'être là-bas, mais au lieu de ça... Pourquoi êtes-vous ici?* Je tente de leur expliquer que les États-Unis ne sont pas le paradis, qu'il y a des problèmes partout. *Trump*, dis-je, mais c'est la mauvaise chose à dire, au

chauffeur, au portier. Madame Fadya, la femme de chambre, est la seule qui m'a crue, elle a même semblé heureuse de l'entendre. *Les gens sont plus chaleureux ici, plus aimables, plus humains*, ai-je poursuivi comme si j'étais au Caire depuis plus de quatre heures et que je pouvais avoir la moindre opinion. Mes propos l'ont enchantée et elle voulait que je développe, ce que j'ai fait. *Les Égyptiens sont plus chaleureux*, a-t-elle répété ensuite, de toute évidence soulagée, comme si j'avais confirmé un fantasme secret qu'elle entretenait depuis des années. *Moi, je n'ai jamais été intéressée à voyager. Certains de mes frères travaillent en Arabie Saoudite, ils disent toujours que c'est plus propre ailleurs et qu'on est mieux payé, mais je n'ai jamais voulu partir. Il n'y a pas d'endroits meilleurs que d'autres, on ne fait que penser qu'ils le sont.* J'étais d'accord avec elle au départ – elle était d'accord avec moi, après tout –, mais plus elle parlait, plus j'étais mal à l'aise. Je commençais à trouver qu'elle était naïve et un peu idiote de croire mon récit sans le moindre scepticisme. Après tout, j'étais moi-même sceptique. Pourquoi étais-je donc au Caire, au fait? Quand j'ai annoncé à mon père que je partais, il a changé de sujet, faisant mine de ne pas m'avoir entendue. Quelques jours plus tard, je l'ai appelé à son cabinet de Midtown parce qu'il était de plus en plus rarement à la maison. Il s'est raclé la gorge comme si le fait d'être père venait d'être déclaré cancérigène et qu'il voulait l'éviter à tout prix: il faisait une cure, il se désintoxiquait, il avait abandonné le gluten, les produits laitiers, ses filles. *Vénus est en rétrograde*, a-t-il dit. *Nous éprouvons tous une envie de sortir des cycles qui nous emprisonnent depuis des années. Aller*

vivre de l'autre côté de l'Atlantique n'est peut-être pas la réponse, toutefois. Quand je l'ai interrogé sur son propre désir d'évasion – de son mariage, de sa famille –, il m'a répondu d'un ton catégorique : *Je ne peux pas prendre cette décision pour toi,* en véritable caricature de lui-même. Ma mère ne s'est pas montrée plus utile. *J'ai décidé de partir pour le Caire après la remise des diplômes,* lui ai-je dit de l'autre bout du canapé tuxedo dans notre salon. *Tu ne sais vraiment pas ce que tu dis,* m'a-t-elle lancé avec colère. Le lendemain matin, à la table, elle s'est mise à pleurer. *Tu me quittes ? Comment peux-tu me quitter, avec tout ce que je traverse en ce moment ?* Une semaine plus tard, elle est devenue cruelle. *Laisse-moi deviner, laisse-moi deviner,* disait-elle à l'improviste plusieurs fois par jour. *Tu veux renouer avec tes racines,* mimant des guillemets en prononçant le mot « racines ». Mes parents ont quitté le Caire dans les années 1980 et n'ont jamais songé à y retourner. À mon arrivée à l'appartement de la rue Mahmoud Bassiouny, j'ai découvert que ma mère avait fouillé dans ma valise et retiré tous mes pantalons de jogging, mes shorts courts et mes sandales, pour ajouter quelques robes longues portant toujours l'étiquette, ainsi que plusieurs châles. C'est son langage de l'amour. Elle s'était occupée de tout : le rendez-vous avec le chauffeur de Sherry à l'aéroport, l'appartement à mon nom au centre-ville, un poste au British Council, où j'enseignerais l'anglais. Ça n'aurait pas pu être plus facile, pourtant ça ne l'a pas été.

QUESTION

*Jusqu'où peux-tu t'éloigner de chez
toi avant de manquer d'eau?*

Mes premières années au Caire, j'étais misérable. J'avais un peu d'argent que ma grand-mère avait soigneusement amassé pour moi. À une époque, elle tricotait des nappes de dentelle pour les réceptions de mariage et les vendait à Alexandrie. Toute sa vie, elle m'avait dit qu'un jour je me nourrirais grâce à ses mains, grâce à cette dentelle. C'est ce que j'ai fait. Dans le minibus de Chebreiss à Damanhour, j'ai trouvé quatre mille livres cachées entre l'objectif de mon appareil photo et le capuchon qui le couvrait. Quand les avait-elle mises là? Le jour du four, le jour où elle... J'ai pleuré dans mon sac de jute. Quelqu'un à l'arrière de l'autobus a dit que je n'étais bon qu'à nourrir les chevaux. Quelqu'un d'autre s'est esclaffé. Je croyais que j'allais mourir dans ce minibus, dans l'air propre et blanc. Je croyais avoir embué toutes les routes avec mes larmes, que je ne verrais plus jamais au-delà de mes bras tendus. Mes premières années au Caire, j'ai survécu grâce à la dentelle de ma grand-mère et j'ai récité une prière pour elle chaque soir. Je me suis inscrit à l'université du Caire en communication de masse et j'ai gagné un peu

d'argent en tant qu'assistant-caméraman sur des publicités à petit budget et parfois des films porno. J'ai vécu dans une extrême précarité pendant des années, c'était dégradant, incroyablement morne. Puis, la révolution.

QUESTION

*La science peut-elle expliquer
pourquoi tu vois un mirage quand
tu meurs de soif?*

Je suis arrivée au Caire en juin. Le premier mois, je prenais constamment des étrangers pour des membres de ma famille. Partout où je posais les yeux, je voyais mes parents et ma sœur, Lulu. Dans les bars du centre-ville, particulièrement au Zigzag, n'importe laquelle des filles aux cheveux bouclés et aux énormes yeux de poupée vitreux aurait pu être Lulu. Ma mère était toutes les femmes d'âge mûr à la silhouette lourde portant des pantalons courts à franges et des mules pointues. Mon père était l'homme chauve aux jambes allumettes qui me servait du café, me conduisait chez moi. La première semaine où j'ai enseigné l'anglais au British Council, j'ai même appelé un de mes étudiants *baba* par mégarde, ce qui a provoqué l'hilarité générale dans la classe. Ce genre de chose ne m'était jamais arrivé avant. Quand j'ai raconté l'incident à Sami, il s'est moqué de moi, invoquant un raisonnement freudien pour conclure que j'étais probablement amoureuse de l'étudiant. Sami est le neveu de mon coordonnateur de programme au Council, et je l'ai rencontré au Café Riche, au centre-ville. Il est blond, hétéro, grassouillet, et porte des lunettes sans monture qui étaient à la mode au début des années 2000,